

LE POISON DANS L'ANTIQUITÉ CLASSIQUE, MYTHOLOGIE ET RÉALITÉ

POISON PANACÉE

AU XXI^e siècle, l'homicide poison a perdu ses lettres de noblesse. Il faut dire que de nos jours il n'est plus guère de substances toxiques ingérées ni de *modus operandi* qui échappent à la sagacité de la police scientifique. Quand les personnages d'Agatha Christie se plaisaient à empoisonner les gêneurs, la vieille dame perpétuait le souvenir d'une pratique courante, pour ne pas dire commune, aussi ancienne que la nature. Car les poisons étaient naturels et, au dire de Pline l'Ancien, qui tente de dédouaner notre mère à tous, c'est par compassion pour les hommes que la terre les cultive : lassé de l'existence, l'homme cueille ainsi l'occasion de la quitter vite et en toute quiétude.

Par pitié pour nous, [la terre] a produit ces substances faciles à boire, et sous l'action desquelles nous nous éteignons, le corps intact, sans perdre une goutte de sang, sans aucun effort, et paraissant nous désaltérer. Après une telle mort, nul oiseau, nul quadrupède ne vient toucher le corps ; et celui qui n'existe déjà plus pour lui-même se trouve conservé pour la terre.

Pour contrainte qu'elle soit, la vision d'une nature généreuse et préventive n'en est pas pour autant inexacte. En 322 avant J.-C., réfugié dans le temple de Poséidon sur l'île de Calaurie, en mer Égée, Démosthène se suicide par le poison pour échapper à Archias, le « traqueur de proscrits » ; en 182, retiré auprès du roi de Bithynie Prusias, mais menacé d'être livré au romain Flamininus, Hannibal choisit la liberté en s'empoisonnant, avec un composé d'aconit et de ciguë, dont les effets s'harmonisent... ; quant à



Socrate buvant la ciguë. Jacques-Louis David, 1787

Cléopâtre, célèbre entre toutes les suicidées (30 avant J.-C.) :

[Elle] ramassait toutes sortes de poisons mortels, qu'elle éprouvait sur des condamnés à mort. Ayant reconnu par ses expériences que ceux dont l'effet était prompt faisaient mourir dans des douleurs cruelles, et que les poisons doux ne donnaient la mort que très lentement, elle essaya des bêtes venimeuses, et en fit appliquer de plusieurs espèces sur diverses personnes. La morsure de l'aspic [cobra d'Égypte] était la seule qui, sans causer ni convulsions ni déchirements, plongeait dans l'assoupissement, en donnant au visage une légère moiteur, et menait à une mort très douce : les personnes endormies protestaient si on essayait de les réveiller (d'après Plutarque, Antoine, 71.6).

Et Mithridate VI Eupator, roi du Pont, lui qui avait si bien accoutumé son organisme aux poisons par crainte d'en être victime, dut s'achever à l'arme blanche (63 avant J.-C.) ! Il a donné son nom à cette immunité acquise progressivement : la mithridatisation. Valère Maxime (II, 6, 7), raconte qu'à Marseille il fut un temps où un poison à base de ciguë était stocké dans un dépôt public, que l'on administrait à quiconque justifiait devant le sénat son désir légitime

de vouloir mourir. Condamné par le tribunal des Hélistes, Socrate boit la ciguë ; le Silène n'est pas un cas isolé ; Thérémène, Phocion et Prodicos de Céos vident la coupe. À Céos, les vieux, devenus inutiles à la patrie, sont invités à boire le breuvage. Sous le régime des Trente, on offre trois choses au condamné à mort : une épée, une corde et la ciguë – origine possible du proverbe *trois chemins pour la mort*.

La terre ne compose que du bon, charge aux hommes d'inventer le mauvais avec. Hommes ? Qu'on prenne garde : le poison est une affaire de femmes. Les magiciennes seules connaissent les contrées lointaines et les lieux mystérieux où poussent les plantes mortifères. Son objectif étant de provoquer la mort, le poison se devait d'être rangé avec les éléments négatifs ; la conscience est sauve. Rien de surprenant, donc, quand on connaît l'idéal grec – celui d'Athènes – que le poison soit féminin, barbare, lâche (par excès de faiblesse), et qu'il relève de la

magie. Pour l'anecdote, rappelons que le Grec Élien (II^e-III^e s. après J.-C.) légitime le venin du cobra : l'homme doit *d'abord* être mordu par le reptile pour en devenir la victime, tandis qu'avec le poison préparé par une femme un contact suffit (*Sur les animaux* I, 54).

LES FEMMES, CES EMPOISONNEUSES NÉES

Si les divinités ont créé les mortels à leur image, les Grecques avaient de qui tenir, avec la déesse Hécate, mère des empoisonneuses. C'est une divinité complexe. Retenons d'elle ce qui intéresse notre propos, et que l'on trouve dans les ouvrages postérieurs à la *Théogonie* d'Hésiode (moitié du VIII^e s. avant J.-C.), où Hécate n'est qu'une déesse aux dons éclatants et universels, et privilégiée par Zeus. Dans la suite, Hécate apparaît invinciblement liée au monde des morts et à la magie. Diodore de Sicile (I^{er} s. après J.-C.) écrit :



Circé transforme les compagnons d'Ulysse en animaux. Giovanni Benedetto Castiglione, dit « il Grecchetto » (1609-1664).

Devenue habile dans la composition des poisons mortels, elle découvrit ce qu'on appelle l'aconit. Elle expérimentait la puissance de chaque poison en le mélangeant aux aliments qu'elle donnait aux étrangers. Possédant ainsi une grande expérience dans ces choses, elle empoisonna d'abord son père, et s'empara du royaume (IV, 45).

Poison et magie demeurent indissociables. Hécate a deux filles, plus populaires qu'elle et tout aussi empoisonneuses : Médée et

Circé.

Médée tient ses pouvoirs de sa mère qui l'a instruite dans la préparation des drogues, tantôt salutaires et tantôt mortelles. Tous les poisons que la terre produit, écrit Sénèque dans sa *Médée* (v. 715), toutes les plantes dont le poison mortel est caché dans la fleur, toutes celles dont il faut tordre



La mort de Cléopâtre. Reginald Arthur 1892

les racines pour en extraire les sucres malfaisants, Médée les tient entre ses mains. Toutefois, Médée apparaît plus comme une magicienne que comme une empoisonneuse, même si ses manipulations et ses incantations entraînent la mort : on pense au roi Pélias, qui veut rajeunir et qui périt dans de l'eau bouillante, et à Créüse, dont la couronne, qui vient de lui être offerte, la brûle vive. Médée tentera vainement d'empoisonner Thésée.

Circé, plus encore que sa sœur, est la fille de sa mère. Diodore poursuit :

Circé, livrée à l'étude des poisons de toutes sortes, découvre diverses espèces de racines et leurs propriétés incroyables. Elle avait appris beaucoup de secrets d'Hécate, sa mère ; mais elle en découvre bien plus encore par sa propre sagacité, de telle sorte qu'elle ne le cédait à personne dans l'art de préparer les poisons. Elle fut donnée en mariage au roi des Sarmates, que quelques-uns appellent Scythes. Elle empoisonna d'abord son mari, se saisit ensuite de la couronne, et traita ses sujets avec cruauté et violence.

Circé a été popularisée par l'*Odyssée*, où elle transforme les compagnons d'Ulysse en porcs.

On connaît d'autres magiciennes-empoisonneuses qui, dans l'« histoire » grecque, en plus d'être des femmes, ont, souvent, la particularité d'appartenir au monde des mythes. Ainsi Agamède la blonde, dont Homère, dans l'*Iliade* (XI, 740), dit qu'elle connaît tous les poisons que nourrit la vaste terre ; Tisiphone, Érinnye née du sang de Cronos mutilé, empoisonne les airs de son souffle, et le beau Cithéron qui a repoussé son amour ; si l'intention criminelle manque en apparence, il n'en demeure pas moins que Déjanire tend à son mari Héraclès la tunique empoisonnée par le sang du Centaure Nessos.

Plutarque (I^{er} s. après J.-C.) fait, peut-être, exception à la règle, à la fois par l'aspect historique de son récit et par le jugement qu'il semble porter sur ses empoisonneuses, dont

l'acte découle d'une certaine « vertu ».

Camma se plaît à boire du vin qu'elle a empoisonné et dont elle offre ensuite la coupe à Sinorix, le chef galate, meurtrier de son mari. Arétaphile, malgré l'échec de sa tentative d'empoisonnement, reste une héroïne dans sa lutte contre Nicocrate, le tyran de sa patrie.

Quand on regarde à présent du côté de l'Italie, on a l'impression de laisser

des images virtuelles pour le monde réel. Les propos gagnent en sensation. Valère Maxime, qui vécut entre le I^{er} siècle avant J.-C. et le I^{er} siècle après J.-C., ne craint pas de rappeler :

L'empoisonnement était inconnu à Rome ; les mœurs n'en offraient pas d'exemple, les lois n'en prononçaient pas le nom. On découvre tout à coup qu'un grand nombre de femmes s'étaient rendues coupables de ce crime : elles avaient secrètement empoisonné leurs maris. Sur la dénonciation d'une servante, elles furent traînées en justice, et cent soixante-dix d'entre elles furent condamnées à la peine capitale.

Valère Maxime se réfère à un épisode qui se déroula en 331 avant J.-C., « l'affaire des poisons », et dont Tite-Live (VIII, 18) s'était fait le prudent rapporteur. Un grand nombre de citoyens romains haut placés meurent subitement, en ayant présenté des symptômes semblables. Le fléau épargne les femmes. Une servante va trouver Quintus Fabius Maximus, l'édile curule, et promet de dévoiler la cause de cette calamité à la condition que sa déposition ne lui cause aucun préjudice.

Alors elle révéla que c'était à la perfidie des femmes qu'était due la désolation de la ville ;



Héraclès et l'Hydre de Lerne. Gustave Moreau, 1876.

que des dames romaines préparaient ces poisons, et que, si on voulait la suivre sur-le-champ, on en aurait bientôt la preuve. On la suivit ; on surprit quelques femmes occupées à faire cuire des drogues et l'on trouva des poisons soigneusement cachés ; tout fut apporté au forum ; vingt matrones chez lesquelles on en avait saisi, furent amenées par l'officier de police.

Deux matrones, Cornelia et Sergia, assurent devant le peuple que ces breuvages sont des médecines. Qu'elles en boivent alors, si elles disent vrai ! Le défi est lancé. Les femmes hésitent, se retirent pour se consulter, reviennent devant le peuple. Toutes les vingt acceptent de boire, toutes périssent. Leurs complices sont bientôt jetées en prison. Les Romains traitaient leurs femmes mieux que ne le faisaient les Grecs. Aussi la conclusion de Tite-Live ne surprend pas :

La chose fut regardée comme un prodige, on vit là des esprits égarés bien plus que criminels.

Deux siècles après cette affaire, les femmes font des coupables si sûres qu'il n'est pas besoin de les juger. En 154 avant J.-C., Publicia, épouse du consul Postumius Albinus, et Licinia, femme de Claudius Asellus, soup-

connées d'avoir empoisonné leur mari, sont étranglées à la demande expresse de leurs parents mêmes. Le crime a paru manifeste et les juges ont voulu épargner à tous les lentes formalités de la procédure publique. Juvénal (I^{er} s. après J.-C.), pour qui le cours du poison n'est jamais trop haut, renchérit : à leur beau-fils, les femmes réservent leur haine et le poison qu'elles administrent avec un sang-froid peu commun ! (Satires, 6.626). Toutes les femmes, qui ne sont pas des saintes, sont des débauchées et des empoisonneuses, et d'être mères ne les rend pas meilleures : elles approchent sans hésitation le poison des lèvres du nouveau-né ! On connaît d'autres empoisonneuses romaines : Locuste vécut sous Néron. L'empereur utilise ses talents pour empoisonner Germanicus (dit Britannicus ; en 56 après J.-C.). Il la fait mettre à mort ensuite parce qu'elle aurait cherché à l'empoisonner lui-même. Marcia la concubine empoisonne Commode ; mais le breuvage se révélant inefficace, on réclame les bras de l'athlète Narcisse, et l'empereur, abruti déjà par la mixture, meurt étranglé (192 après J.-C.). Agrippine la Jeune empoisonne l'empereur Claude avec des champignons (54 après J.-C.).

Le poison est l'arme de la femme, c'est-à-dire qu'il symbolise la faiblesse, voire la lâcheté. À propos d'une autre affaire, Valère Maxime écrit que la ville fondée par Mars [Rome] doit combattre avec les armes et non avec le poison, en d'autres termes, en affrontant son adversaire. De son côté, le Grec Xénophon (V^e-IV^e s. avant J.-C.) précise, dans sa *Cyropédie*, que la Perse est le pays où le poison cause le plus de morts ; il ajoute (et je souligne) *les Perses sont très efféminés*. Le poison n'aura pas servi la cause des femmes ; y en

avait-il une ?

POISON OU MÉDICAMENT ?

Si les femmes font le poison, les plantes et les animaux fournissent la matière première, le *pharmakon*. Le mot n'est pas univoque : il désigne tout aussi bien un breuvage qu'un onguent, le médicament salutaire que la substance toxique ; c'est l'adjectif qui le côtoie, ou, à défaut, le contexte, qui détermine le sens du terme. On retrouve ici l'ambiguïté soulevée par Pline, signalée plus haut, quand il écrit que la terre produit les poisons pour le bien-être des hommes. De nombreuses substances se caractérisent par cette équivoque : l'aconit secrète un poison dont on enduit les flèches ; il est aussi un antidote au venin des scorpions. À haute doses, la jusquiame entraîne la mort ; mais elle est appréciée contre la toux, les affections de la peau et les inflammations des yeux. L'ellébore (blanc ou noir) pris en morceaux a un effet purificateur ; haché menu, il entraîne la suffocation. À propos du trèfle, l'hésitation de Pline l'Ancien (XXI, 153) reflète le malaise à tracer la juste frontière entre le poison et le médicament :

Des auteurs célèbres ont prétendu que le trèfle [minyanthes] est un antidote universel, à la dose de vingt-cinq grains seulement ; et beaucoup d'autres propriétés médicales lui sont attribuées. Mais ces opinions sont contre-balancées dans mon esprit par une autorité très imposante : le poète Sophocle dit que cette plante est vénéneuse. Le médecin Simos, de son côté, assure que la décoction ou le suc versé sur le corps cause le sentiment de cuisson qu'éprouvent les personnes blessées par un serpent, auxquelles on applique le trèfle. Je pense donc qu'il ne doit être employé que comme contre-poison : peut-être, en effet, le venin en est-il contraire à celui qu'il s'agit de combattre.

Cette dualité se retrouve chez les



Néron et Locuste expérimentant un poison sur un esclave. Alexis-Joseph Mazerolle (1826-1889).

magiciennes : Médée rajeunit Éson, le père de Jason, grâce à une plante cueillie à Anthédon, en Béotie. D'une herbe qu'elle tient de Circé, Procris guérit Minos des malédictions de sa femme Pasiphaé ; par les effets puissants d'une herbe, Circé redonne aux matelots d'Ulysse, qu'elle a changés en pourceaux, leur aspect humain. Dans un contexte à peine différent, les *pharmakoi* désignent, lors des cérémonies de purification, les « boucs-émissaires », des êtres « inférieurs » chargés de tous les maux, que les Grecs chassent de la cité : leur expulsion, parfois leur mort, a pour objectif d'assainir la ville, comme pourrait le faire un remède. À Rome, la *lex Cornéliane* condamne pas les seuls *venena*, mais les *venena mala*, c'est-à-dire les potions destinées à nuire, étant entendu qu'il existait des *venena ad sanandum*, pour soigner. Voilà sans doute pourquoi, dans l'*Histoire naturelle* de Pline l'Ancien, un poison a son contre-poison. On sait aujourd'hui, et depuis Paracelse, que toute toxine, mortelle à haute dose, possède des pouvoirs thérapeutiques.

ORIGINE DES POISONS

Il est vain de vouloir citer toutes les plantes au suc toxique. On se limitera au jardin particulier de Hécate, d'après *les Argonautiques* du pseudo-Orphée :

La prairie est tapissée de plantes médicinales naines : il y a l'asphodèle, le plantain et le gracieux capillaire ; la stramoine, le souchet et la frêle verveine ; la sauge hormin, la moutarde et le cyclamen violet ; la lavande, la pivoine et le basilic touffu, la mandragore et la german-drée ; en outre, le dictame cotonneux, le safran parfumé et le nasitort ; on y trouve aussi le léontice, la salsepareille (smilax), la camomille et le pavot noir, la malope, la panacée, l'ellébore blanc, l'aconit. Beaucoup d'autres plantes vénéneuses poussent sur cette terre.

Ces plantes n'ont sûrement pas été choisies au hasard par le poète ; sans doute leur connaissait-on des relations avec les pratiques magiques. Certaines plantes sont naturellement virulentes (Macrobe V, 19, 9) : quand elle les coupe avec sa faux d'airain, Médée détourne la tête afin de n'être pas victime de l'odeur mortelle qu'elles dégagent. La cueillette exige des précautions préalables, par exemple s'enduire le corps d'onguents protecteurs ou manger de l'ail pour éviter la folie.

Les plantes ne sont pas les seules pourvoyeuses d'essences mortelles. Les animaux en fournissent à foison. Le sang de l'Hydre de Lerne est un poison puissant dont Héraclès, son vainqueur, enduit ses flèches – et qui finira par le tuer lui-même. D'après les *Métamorphoses* d'Ovide, la bave de Cerbère fournit à Médée le poison (l'aconit) lorsqu'elle décide de tuer Jason.

Ces animaux (auxquels on peut ajouter les serpents et les scorpions) sont des monstres, liés aux puissances chthoniennes, ennemis des héros solaires et civilisateurs, tels Héraclès

et Thésée. Les Grecs, rationnels, n'aimaient guère ni le monde « d'en-bas » (Hadès), ni le carnage (Arès). Mais on dira que, puisque le poison était une réalité (réalité mauvaise), il fallait bien faire avec. Les Grecs étaient assez doués pour se donner bonne conscience. On a vu que l'empoisonnement est une occupation essentiellement féminine ; rien d'étonnant puisque la femme « ne vaut rien » ou presque. Rien d'étonnant non plus que les substances toxiques proviennent de monstres, ou de plantes... qui ne poussent pas chez les Athéniens : où croissent-elles ? En Colchide, en Thrace, en Phrygie, en Scythie, en Hibernie – contrées lointaines ou mystérieuses. La terre de Thessalie était aussi particulièrement riche en herbes magiques, et « Thessalienne » était synonyme de « magicienne ». Après son départ de la Colchide, Médée s'installe en Thessalie avec Jason, qui en est originaire.

LA POISON

Empoisonner son prochain était dans l'antiquité pratique courante, tant il était difficile de remonter « aux sources ». D'autant qu'étaient connus les poisons à effet différé, ce qui rendait l'enquête plus délicate encore. Il est rassurant de se rappeler le mot de Dracontius, qui disait qu'empoisonner est une affaire de riches, car non seulement les poisons coûtent cher, mais il faut de plus acheter à prix

d'or le silence des complices. Ainsi on évitera de tenir tous les Anciens pour des criminels – mais seulement ceux qui détenaient du pouvoir... « Chercher la femme », tel pouvait être le mot d'ordre. L'empoisonneuse ou la magicienne, comme l'Amazone, correspond à un fantasme des Grecs ; il convient de la considérer comme une représentation liée à la symbolique, au même titre que les monstres des légendes. Elle est tout ce que le Grec idéal n'est pas, partant, tout ce qu'il doit détester et combattre avec la dernière énergie – son envers. Et c'est sans doute pour mieux exorciser les fantômes qui hantent la conscience du Grec que le poison est dévolu à la femme. Faut-il conclure en rappelant que le mot *poison*, qui vient du latin *potionem*, aurait dû être du genre féminin ?



© pour le texte.
Jean-Claude Belfiore
décembre 2009.